

PARIS-CANADA

Organe Bi-Mensuel des Intérêts Canadiens et Français

FRANCE

ABONNEMENTS : Un an..... 10 fr.

Les Annonces et Réclames sont reçues
au Bureau du Journal.

ANNONCES, la ligne.....
RÉCLAMES, —
FAITS-DIVERS, —

Directeur : HECTOR FABRE

BUREAUX :

10, Rue de Rome, 10 — PARIS (8^e)

CANADA

ABONNEMENTS : Un an..... \$ 2

CODES :

Atlantic Cable Directory
A. B. C. et WESTERN UNION TELEGRAPHIC

Adresse Télégraphique : STADACONA-PARIS
Téléphone : 218-03

SOMMAIRE

Le Tricentenaire.....	HECTOR FABRE.
Au Jour le Jour.	
La Crise Américaine.....	ED. MONTPETIT
Napoléon Legendre.....	H. F.
Revue.	
Les Montagnes Rocheuses..	J. LIONNET.
Les Canadiens à Paris.	
La Boucane.....	A. GEOFFRION.
Ligne Allan.	

LE TRICENTENAIRE

De grandes fêtes se préparent à Québec pour la célébration du tricentenaire de sa fondation. Dans Québec modernisé, on verra reparaître la cité qu'on a si longtemps appelé le *Vieux Québec*, et qui a conservé, à travers le temps, grâce à son site pittoresque, au caractère et aux habitudes de ses habitants, la physionomie d'une ville détachée d'Europe et comme prête à s'y rattacher à nouveau.

La première en date de ces démonstrations aura une physionomie à la fois religieuse et patriotique, symbolique de notre histoire sous la domination française : l'inauguration du monument élevé à la mémoire du premier évêque de Québec, Mgr de Montmorency-Laval. Un instant, on reviendra à ces jours lointains où tous les vastes territoires de l'Ouest, encore à peu près inconnus, étaient voués à la Foi avant de l'être à la Colonisation. Ce sera là comme une sorte d'introduction aux pèlerinages historiques qui suivront, en même temps qu'une nouvelle consécration des traditions que des événements d'ordre différent ont effleurées sans les détruire, sans modifier le fond, ni même tout à fait l'aspect des choses.

Puis, comme sans transition, on se reportera à cette fin de la domination

française qui se dénoua sur les champs de bataille des environs de Québec. Plaines d'Abraham et Sainte-Foy présentèrent alors ce spectacle rare et singulier d'alternative de victoire et de défaite.

Un projet magnifique conçu par les autorités de la ville et auquel le gouverneur général, lord Grey, a aussitôt accordé son puissant concours, a pour objet de relier les deux champs de bataille, de les fusionner pour ainsi dire, de placer dans un même cadre, défaite et victoire, de façon à ce qu'on ne sache vraiment où l'une a commencé et où l'autre a fini. Reproduction, agrandissement de ce monument élevé à la mémoire des deux héros, Wolfe et Montcalm, et qui est resté unique dans le monde.

Durant ce qu'on pourrait appeler son règne, en ne considérant que la brillante ornementation dont il couvrirait toutes ses démarches et jusqu'à ses moindres discours, lord Dufferin avait conçu la pensée ingénieuse de rebâtir les fortifications de Québec, de refaire la ville ancienne. Surpris et charmé, de toutes parts, des villes nouvelles qui nous avoisinent on fût venu en pèlerinage contempler cette image du passé.

L'idée était noble ; mais l'esprit positif du premier ministre d'alors ne se prêtait guère à sa réalisation. Et puis, la transformation qui s'opérait déjà dans la plus illustre des villes de la Nouvelle France, qui a été depuis lors s'accroissant, et qui a fait de Québec une ville de progrès en même temps que de souvenir, n'était pas en parfaite harmonie avec ce beau rêve. Les murailles nouvelles seraient bien vite tombées sous la poussée des constructions nouvelles et comme d'elles-mêmes.

Le projet, que nous allons voir se

réaliser, entre mieux dans les conditions de la vie moderne toute d'activité. Ce n'est pas une exhumation, une reconstruction factice ; il fait du passé la parure de l'avenir et comme son auxiliaire. Ce parc qui se déroulera aux portes de la ville en fera ressortir à la fois le pittoresque et la vitalité, la grâce et la force.

Québec va devenir durant quelques jours la capitale du Canada et restera, au yeux du monde, les flammes éteintes, avec une auréole qui ne s'éteindra jamais.

Hector FABRE.

AU JOUR LE JOUR

Le traité franco-canadien a été ratifié en troisième délibération par la Chambre des Communes à l'unanimité moins cinq voix.

A la suite de ce vote, l'honorable M. Brodeur a déposé la proposition suivante :

Qu'il est expédient d'autoriser le Gouverneur en conseil à passer un contrat, pour une durée n'excédant pas dix ans, avec tout particulier ou toute compagnie pour l'exécution d'un service par steamers entre un port ou des ports au Canada et un port ou des ports français, aux conditions que le Gouverneur en conseil déterminera ; et d'accorder à cet effet une subvention basée sur un minimum de dix-huit voyages par an, aller et retour, et une subvention pour ce service n'excédant pas \$ 100.000, avec une augmentation proportionnelle pour un service plus fréquent.

Le Canada achève ainsi, pour sa part, l'œuvre commencée par le traité ; il montre bien qu'il entend que le commerce des deux pays en tire tout le bénéfice qu'il comporte.

Le plein succès de la ligne étant assuré par le traité même, c'est, comme on disait autrefois, le couronnement de l'édifice qu'on nous annonce.

La subvention offerte est ce qu'elle devait être, proportionnée à l'effort ; elle suivra son cours. On sent bien que, dans les intentions du ministre, elle ne s'arrêtera pas là, si sa pensée est comprise. Les relations qui vont se développer rapidement entre les deux pays

lui font prévoir que les exigences du service seront de plus en plus grandes.

Sir Wilfrid Laurier s'est exprimé avec sa netteté habituelle lorsqu'il a dit à une récente séance de la Chambre :

« Pour tous les traités qui nous touchent, on nous consulte. Quant aux traités de commerce, on nous donne toute liberté de les négocier, et de faire nos conditions. »

Et il a ajouté :

« Il est possible que la situation qui nous est ainsi faite ne soit pas logique; mais elle est, comme bien autre chose sous la Constitution britannique, essentiellement pratique. »

L'ambassadeur d'Angleterre aux Etats-Unis, l'honorable M. Bryce, vient de rentrer à Washington. Il a déclaré à un banquet qui lui a été offert à Montréal, qu'il se considérait, tout autant et même plus, l'ambassadeur du Canada que celui de l'Angleterre. Il a dit qu'il comptait venir fréquemment conférer avec le gouverneur général du Canada et les ministres canadiens.

Et il a ajouté : « J'ai été heureux d'être en contact avec un esprit aussi actif, puissant et flexible, avec une intelligence aussi prompte à saisir un point en même temps qu'à embrasser tout l'horizon, comme sir Wilfrid Laurier. »

Parlant après l'ambassadeur, l'honorable M. Archambault a dit que le Canada avait toujours été en bons termes avec les Etats-Unis, mais qu'il était bien entendu que nous en resterions toujours séparés politiquement par esprit de loyauté à l'égard de la Grande-Bretagne.

M. Bryce s'est félicité de voir que les Canadiens français comprenaient si bien dans quel esprit l'Angleterre continuerait toujours à les traiter. Il considère la prochaine célébration du tricentenaire de la fondation de Québec par Champlain comme un symbole de l'accord qui règne entre les deux races au Canada.

Au cours d'un article intitulé : *La Force vaincue par la Natalité*, M. Jacques Bertillon fait un rapprochement entre le Canada et la Pologne au point de vue de la natalité.

Il dit en des termes de sympathie dont nos compatriotes seront touchés :

Dans une autre partie du monde, nous voyons de même un peuple peu nombreux conserver sa nationalité à cause de sa natalité élevée. C'est le peuple franco-canadien. Pour 1.000 habitants, on y compte 42 naissances (au lieu de 20 en France !) et 18 décès; différence : 24 têtes par 1.000 habitants en un an. Ainsi s'explique que, malgré une forte émigration aux Etats-Unis, la nationalité française au Canada se développe d'année en année.

Mais les Canadiens sont traités avec équité par le gouvernement anglais (du moins depuis 1839). Ni leurs biens, ni leurs personnes, ni leur langue ne sont persécutés; ils vivent sur le pied de la plus parfaite égalité avec leurs voisins anglais. Ils ne sont pas ingrats, d'ailleurs, et, tout en conservant pour leur patrie d'origine une affection fidèle dont

j'ai été vivement touché lorsque je voyageais en ce pays, ils sont devenus de loyaux et dévoués sujets du monarque britannique. Ainsi, en s'appliquant à être équitable, juste et honnête, la nation anglaise s'est trouvée être clairvoyante et habile.

Une femme de beaucoup de cœur et d'esprit, Mme de Manoël de Grandfort, disparue en ces dernières années, terminait un charmant ouvrage sur le Canada : *L'Autre Monde*, publié en 1856, par ces mots :

Durant mon séjour à Québec, j'ai entendu souvent exprimer l'espoir que M. de Lamartine viendrait faire une excursion dans le pays. Si c'est, en effet, l'intention de l'illustre poète tant mieux mille fois ! et je m'en félicite, pour ma part, comme d'une grande bonne fortune pour le Canada. Une voix comme la sienne est toujours écoutée. Lorsque la France saura par lui, tout ce qu'il y a de vénération et d'amour pour elle dans le cœur des Canadiens elle se reprochera de les avoir si longtemps oubliés. M. de Lamartine, qui apporte dans tous ses travaux une préoccupation sociale, ne pourra manquer de reconnaître quel bien immense découlerait pour nos compatriotes d'une émigration au Canada sur une large échelle et il la conseillera. Les deux pays peuvent lui devoir, par là, une source de grande prospérité.

Lamartine ne vint pas au Canada. Les années tristes avaient commencé pour lui; les soucis de la vie le retenaient au rivage, non plus comme autrefois les rêves. Son envoyé, fut reçu avec enthousiasme et cette émotion que soulève le porteur d'un message de poète.

Le vœu exprimé par Mme de Grandfort subsiste toujours. Lamartine n'est plus, qui le remplacera à Québec en cette année de 1908 ?

LA CRISE AMÉRICAINE

M. André Siegfried a fait, le 18 février, au Musée Social, une remarquable conférence sur la crise américaine.

M. Siegfried a su analyser de façon très personnelle cet événement économique. Il abordait un problème dont il serait banal de dire qu'il n'était pas facile à traiter, à vulgariser, à cause de sa complexité même et des commentaires plus ou moins autorisés, plus ou moins hâtifs auxquels il a déjà donné lieu. Il fallait, de plus, savoir tenir compte du cadre même où s'est joué le drame. Les Etats-Unis sont un pays où il est entendu que tout est immense, et il n'est pas toujours facile de se garder, quand on en parle, d'une certaine exagération. M. Siegfried, qui a visité, en 1901, la République américaine, s'en est souvenu fort à propos. Sa conférence était émaillée de détails typiques et de remarques fort justes sur le caractère américain, dont il semble bien qu'il faille tenir compte en cette affaire et qui est une cause, au moins indirecte, de la crise. Nous avons été heureux de retrouver, chez le conférencier du Musée Social, ces rares qualités d'observation fine et précise que le public canadien a pu apprécier déjà chez l'auteur de *Canada, les deux races*.

...La loi d'alternance ou de rythme

domine le monde. Au point de vue économique, la prospérité conduit à l'excès, l'excès engendre la crise; — et il en a toujours été ainsi depuis « cinq mille ans qu'il y a des hommes et qui font des affaires. »

C'est par cette loi d'alternance que M. Siegfried explique les origines et le développement de la crise américaine.

Depuis 1896, la prospérité sans égale des Etats-Unis forçait l'admiration de l'Europe. La guerre de Cuba n'avait laissé que des traces heureuses et, en 1907, les Américains devenaient les « fournisseurs du monde », suivant une expression de M. R. G. Lévy, qui a montré, dans un récent article, pour quelle large part, les Etats-Unis contribuent annuellement à la production universelle : « Fournissant, en ce moment, environ la moitié du fer et de l'acier, les deux cinquièmes du charbon, le tiers du plomb, les trois cinquièmes du cuivre, plus du quart du zinc, près du quart de l'or, plus de la moitié de l'argent, les trois quarts du coton, les trois cinquièmes du pétrole... »

Et, — c'est un des points sur lesquels il semble que M. Siegfried a eu raison d'insister — cette prospérité reposait sur une base solide. C'est à tort, en effet, que l'on a pu croire que le mouvement économique aux Etats-Unis est en quelque sorte fictif, exagéré. Il n'en est rien. Les Américains ne sont pas que des spéculateurs et font vraiment des affaires. La valeur des chefs et le courage des subordonnés sont remarquables. « On pourrait, poursuit le conférencier, comparer les Américains à des conquérants : ils en ont les défauts et les qualités. On retrouverait chez eux l'énergie, le besoin de créer, mais aussi la mégalomanie, la soif de grandeur, qui caractérisent à la fois un Alexandre, un César ou un Napoléon. »

Et si, malgré d'aussi bons éléments, la crise a pu éclater, c'est que précédemment, les Américains se sont laissés éblouir par leur propre triomphe.

Le flot montant de l'immigration, l'accumulation toujours plus considérable de l'épargne, l'annexion de nouvelles provinces, semblaient renouveler, à mesure qu'elles s'épuisaient, les chances de succès. Les Américains ont cru que cela devait toujours durer, et, sans s'arrêter — sans peut-être pouvoir s'arrêter — ils redoublèrent de cette vie intense et se laissèrent emporter par le « vertige des grandeurs ».

Ils devaient se heurter à un insurmontable obstacle, que déjà M. Paul Leroy-Beaulieu signalait en 1906 : le manque de capital disponible. Les Américains demandèrent plus à l'épargne que l'épargne ne pouvait « matériellement » leur donner; et la cause profonde de la crise d'octobre 1907, a été « l'oubli de cette règle bien établie en économie politique que le capital limite l'industrie ».

La « course à l'argent » fut surtout sensible dans le domaine des chemins de fer.

Le trafic des Compagnies de transport avait, de 1901 à 1906, prodigieusement augmenté et les magnats du chemin de fer décidèrent, en 1907, de construire 25.000 kilomètres, soit la moitié du réseau français. Ils demandaient, pour ce, cinq milliards; et M. Hill, dans une communication qui fit grand bruit, réclamait cinq milliards par an, durant cinq ans — au total, vingt-cinq milliards — pour en arriver à doter son pays d'un réseau susceptible de satisfaire aux exigences, toujours plus grandes, de la circulation.

Les émissions américaines ayant été considérables en 1906, il fallut s'adresser à l'Europe. La fourmi n'est pas toujours prêteuse, et l'accueil que les Américains reçurent ne fut pas celui qu'ils espéraient. Cette fièvre de transactions effraya la finance européenne, et les risques lui apparurent trop forts pour les pouvoir endosser. Dès lors, la coupe était pleine, et deux gouttes d'eau allaient la faire déborder: la campagne de M. Roosevelt contre les trusts, la débâcle de la *Knickerbocker Trust Company*.

L'attitude du président a été différemment jugée, comme il fallait s'y attendre. On lui a peut-être prêté trop d'importance. Le malheur a été que cette campagne présidentielle — absolument légitimée par les faits, par les abus de certaines Compagnies — s'est produite précisément dans un moment de gêne.

En mars, les cours s'effondraient, et cette colossale amende de 150 millions de francs qui vint frapper le *trust* du pétrole aggravait encore la situation.

Ce n'était pas encore la panique. Jusqu'à, seuls, les porteurs d'actions ou d'obligations étaient atteints, et le public semblait à l'abri quand la baisse rapide de l'*United Copper Company* entraîna la chute de *Knickerbocker Trust*. Celle-ci, — sorte de Société de dépôts, de Compagnie de fidéjussement — par de fortes avances faites à l'*United Copper*, avait engagé les fonds de ses clients. Effrayés et subitement éclairés sur leur situation, ces derniers se précipitèrent aux guichets: la crise commença.

Le *run* fut formidable. La *Knickerbocker* put rembourser jusqu'à 40 millions; mais, un matin, l'écriteau fatal apparut: « Fermé ». Par contre-coup, les bureaux de la *Trust Company of America* et ceux de la *Lincoln Trust* étaient envahis et pouvaient heureusement rembourser l'un 200, l'autre 75 millions. La crise se développa avec rapidité, se faisant surtout sentir dans les grands centres: Brooklyn, Providence, Chicago, etc. L'or disparut de la circulation, se réfugia dans les coffre-forts, dans les bas de laine. Les transactions à vue ne furent plus réalisables qu'à un taux exorbitant. On fut réduit à payer par chèques, bons ou certificats de *clearing*.

Pour remédier à cet état de choses, les autorités financières s'efforcèrent de ranimer la confiance, s'employant à trouver du numéraire et à soutenir de leur crédit les institutions menacées. L'Etat versa son encaisse dans la circulation et, pour aider au relèvement, consentit à emprunter au public pour prêter aux banques. D'un autre côté, l'Europe, l'Amérique du Sud et l'Afrique déversèrent leur or sur le marché américain.

Grâce à cette intervention de la haute finance et à celle, un peu plus tardive, de l'Etat, la crise fut relativement de courte durée. Du reste, ainsi qu'on l'a déjà dit, le monde moderne se familiarise de plus en plus avec ces perturbations économiques, dont certains économistes ont même cru pouvoir fixer le retour périodique à un intervalle de neuf années.

Ces moyens énergiques, devant lesquels les américains ont su ne pas reculer, eurent d'excellents résultats. Les bourses et les banques reprirent bientôt leurs opérations et la situation s'améliora assez rapidement.

... Et donc, la crise américaine ne fut pas, à proprement parler, une crise monétaire, non plus qu'une crise de crédit public ni de surproduction.

Si l'or a pu disparaître, il n'en existait pas moins, là où il était, et il est connu que la circulation métallique des Etats-Unis est suffisante. Le billet d'Etat américain n'a pas bronché. Enfin, il n'y a pas eu encombrement du marché, et s'il y a eu surproduction, elle a été ce qu'on pourrait appeler une « surproduction d'actions ». On a voulu réaliser trop d'entreprises avec trop peu de fonds disponibles. La crise américaine a donc été d'abord et surtout une crise d'excès d'immobilisation de capital, et ensuite une crise de confiance.

Quelles en seront les conséquences? Elles se font déjà sentir. Favorables à certaines industries qui ont trouvé leur compte à se « recueillir » un peu, elles ont été désastreuses pour d'autres (celles de luxe, par exemple, ou de construction) qui ont dû renvoyer nombre de leurs ouvriers. La crise américaine aura, comme toute crise économique, sa répercussion nécessaire. La co-pénétration des marchés, réalisée par la facilité toujours plus grande des moyens de communication, a rendu les pays solidaires les uns des autres dans la bonne comme dans la mauvaise fortune.

M. Jacques Siegfried, dans un article paru dernièrement dans l'*Opinion*, adoptait au sujet des répercussions possibles de la crise de 1907, des conclusions plutôt optimistes. Il faut espérer que la réalité, cette fois encore, lui donnera raison.

En attendant — et pour finir sur une parole du conférencier — il est à croire que les Etats-Unis se relèveront promptement de ce malaise qui, à cause même du caractère américain, ne saurait être que

passager. « En visitant les Etats-Unis, a dit M. André Siegfried, j'admirais les Américains un peu comme le citoyen d'une nation plus ancienne admire une nation plus jeune. Les Américains, un instant arrêtés, recommenceront; car il faut savoir reconnaître en eux un des exemples les plus admirables de vie et de jeunesse qu'ait jamais donné l'humanité ».

EDOUARD MONTPETIT

Napoléon Legendre

Dans la *Revue Canadienne*, M. Chapais juge en ces termes un écrivain qui vient de disparaître et qui a été vraiment le type de l'homme de lettres canadien, M. Napoléon Legendre :

Prosateur et poète, son talent se faisait remarquer par la clarté, la correction et l'élégance. Ses œuvres principales sont ses *Echos de Québec*, en prose, et ses *Perce-neige*, en vers. Mais il a disséminé un peu partout des poésies, des nouvelles, des articles, des conférences qui, réunies, formeraient plusieurs volumes de lecture instructive et attrayante.

L'éloge est juste; on n'y pourrait ajouter qu'un plus long développement, qu'un retour plus prolongé sur cette existence d'un éclat discret, d'un mérite si sûr.

Comme bien d'autres de sa génération, Napoléon Legendre avait-il été tenté par la politique? En le voyant suivre d'un regard mélancolique et doux leur carrière rapide et brillante, on pouvait le penser. Il sut, distinction rare, résister à l'ambition et se consacrer tout entier au perfectionnement de son talent.

Les lettres ne mènent pas à tout, comme la politique, mais elles charment les heures: en ornant silencieusement son esprit, on se rapproche de jour en jour davantage des bons et sages penseurs, qui forment l'élite de l'humanité.

Napoléon Legendre lisait beaucoup, produisait peu à mesure qu'il sentait combien il est rare et difficile de revêtir ses idées de la forme qui les peut distinguer de celles des autres. Comme toutes les âmes délicates et fines, il était pénétré de cette sorte de respect attendri qu'inspirent les hautes pensées.

Formons le vœu, comme un dernier hommage à sa mémoire, qu'un de ses fidèles amis réunisse en un coquet volume, qui serait aussitôt en bonne place dans la bibliothèque canadienne, un choix de ses écrits tel que l'indique et le souhaite M. Chapais.

H. F.

REVUE

Nous empruntons à la lettre d'un colon français, adressée de Sainte-Rose (Manitoba) à l'*Ouest-Eclair*, de Rennes, les extraits suivants :

Le climat. — Il fait très froid l'hiver; ainsi, cette année, au mois de décembre, le thermomètre a marqué 24 degrés au-dessous de zéro. Mais on ne sent guère ce froid. Les maisons sont chauffées par un grand four-

neau qui, au moyen de tuyaux, conduit la chaleur dans toutes les chambres. Quand on travaille au dehors, on a toujours des mitaines aux mains, et des fourrures, des peaux de loup par exemple, autour du cou. Les pieds sont chaudement chaussés dans des souliers de feutre, des mocassins, ou dans des peaux de vaches, d'élans, etc...

Le froid du Canada n'est pas humide, mais très sec. Pas de brouillards. Aussi le climat est-il très sain, surtout à ceux qui jouissent déjà d'une bonne santé. Les tempéraments vigoureux, à vivre constamment au grand air canadien, ne peuvent manquer de devenir solides et extraordinaires.

Le travail. — Quel est le travail? — Ici à Sainte-Rose c'est le travail de la ferme. Il n'est pas très pénible. Tout se fait à la machine: le blé est coupé et mis en gerbes par des machines, il est battu par des machines à vapeur, qui passent dans toutes les fermes. Voilà le travail des cinq mois d'été: labourer, semer, récolter le blé, les pommes de terre; faucher et sécher le foin pour l'hiver, car l'hiver, les chevaux et les vaches ne sont nourris que de paille, de foin et d'un peu d'avoine. — Une fois l'été passé, le salaire d'un domestique de ferme tombe à 40 ou 50 francs par mois.

Mais alors on peut s'en aller plus à l'ouest, travailler le bois dans les scieries mécaniques et y gagner, nourri et logé, 150 francs par mois. Tous les Bretons de Sainte-Rose, domestiques et fermiers, sauf deux qui se chargent de nourrir les bestiaux, sont déjà partis pour faire la saison d'hiver dans le Saskatchewan.

Les races. — Sainte-Amélie n'a encore que quatre ans d'existence comme paroisse. Jusqu'ici on n'y a compté que trois enterrements contre 34 naissances. La population est composée presque exclusivement de Canadiens et de Métis, avec, au Nord, une trentaine de familles flamandes. Pas de Français.

Les Canadiens, tous mêlés de sang métis, sont d'origine française ou écossaise: les Perrault, les Delorme, les Morin s'y avoisinent avec les Mac-Carthy, les Mac-Dougall, les Ramsay. Ces Ecossais, protestants en arrivant au Manitoba, il y a quelque cent ans, sont maintenant catholiques, s'étant trouvés à vivre au milieu de Canadiens et de Peaux-Rouges catholiques, et ayant pris femme parmi cette population catholique.

Ce sont, en général, des hommes grands, forts. Attirés autrefois dans l'ouest canadien par la compagnie de la baie d'Hudson qui avait alors le monopole du commerce des fourrures, ils avaient été choisis parmi les hommes les plus robustes d'Ecosse ou du bas Canada. Le climat de l'ouest, très sain pour les forts tempéraments, la vie au grand air, la chasse des orignaux aujourd'hui, des buffles (bisons) autrefois, leur ont conservé et même augmenté toute la vigueur de leurs ancêtres. Ils vivent vieux. J'ai visité à Sainte-Amélie deux bons vieux qui vont, cette année, célébrer leurs noces de diamant; le patriarche, 84 ans, n'a pas son pareil pour les pièges à loups, à renards et même, à l'occasion, pour tirer l'original. Il me montrait devant sa maison tout un cordon de carcasses gelées de loups, alignés tout écorchés à la queue leu leu, debout dans la neige, comme s'ils étaient tout vivants. C'était son « tableau » de cet hiver.

Les Indiens. — Il n'y a aucun danger à vivre dans le pays. La police y est mieux faite qu'en France. Et il n'y a plus de sauvages, du moins là où se trouvent les blancs. Les Peaux-Rouges ne peuvent sortir des limites que le gouvernement leur a fixées; et d'ailleurs, ils ne sont plus qu'une

centaine de mille sur sept millions de blancs.

Faut-il un apprentissage? — M. J. L..., probablement influencé par un livre qui a paru contre le Canada, par quelqu'un qui n'y a pas réussi par sa faute, est assez opposé à l'émigration des bourgeois au Canada. Mais il y a bourgeois et bourgeois. Il y a ceux qui veulent et peuvent réussir et il y a ceux qui sont irrémédiablement bons à rien. A Sainte-Rose, les bourgeois font d'aussi bonne besogne que les cultivateurs de profession.

M. J. L... recommande aux bourgeois si, malgré tout, ils tiennent à tâter du Canada, de faire un stage d'apprentissage chez les gens de métier. Il y a deux opinions là-dessus. J'ai entendu soutenir l'une et l'autre par les colons de Sainte-Rose. Les uns assurent qu'on peut se passer d'apprentissage et se donnent comme exemple; d'autres prétendent qu'il vaut cependant mieux « s'engager » un an ou deux dans une ferme en pleine activité. Il est certain que ceux qui auront pris au préalable cette leçon de choses seront mieux outillés pour bien partir; mais il est vrai aussi que bien des gens s'en sont passés et ne s'en trouvent pas plus mal.

Les Montagnes Rocheuses

J'ai voulu voir Vancouver, aller jusqu'au Pacifique; et, malgré la perspective peu tentante d'un trajet de cinquante heures, je suis parti hier de Regina. Je m'éveille dans ma couchette du sleeping-car; je lève le petit rideau bleu qui me cachait le paysage, tandis que le grand rideau vert, de l'autre côté, continue à m'isoler du reste du wagon. L'impression est aussi agréable que bizarre. Béatement étendu, je regarde, comme d'une nacelle, passer le pays. Nous sommes dans l'Alberta. Voici des collines très vertes, des ranches, des troupeaux de bœufs et de chevaux. Des cow-boys galopent, et je souris, tellement ils ressemblent à ceux des images. Quelques arbres surgissent le long des rivières: ils paraissent étonnamment grands au voyageur venu de Regina et des plaines chauves de la Saskatchewan du sud.

Et enfin apparaissent les premières montagnes rocheuses!

Elles méritent bien leur nom, ces cimes triangulaires de roc nu qui me font penser à la chaîne des Pyrénées vue du Pic du Midi de Barèges. Mais il n'y a pas ici de chaîne proprement dite: c'est un inextricable enchevêtrement; ce sont aussi d'incessantes variations d'aspect. Nulle part pourtant on ne retrouve les croupes rondes et les gaies prairies des Alpes. La cordillère reste sévère, abrupte, sans une seule ligne molle, sans une seule nuance fraîche. Ses bois mutilés par les incendies ont presque toujours un air pauvre, décharné. Les vallées tantôt s'élargissent magnifiquement comme à Banff, tantôt se rétrécissent jusqu'à n'être plus que des couloirs. Des eaux les creusent. Un torrent analogue aux « nants » de la Savoie se borde de falaises, argileuses sans doute, grisâtres, avec des morceaux détachés semblables à la Cheminée des Fées de Saint-Gervais.

Après Laggan, la pluie commence. Elle supprime les montagnes. Plus rien que le torrent, presque à sec parmi ses galets blancs comme des os, et des sapins ébréchés ou morts, des pans de rocs, que coupe très bas la masse opaque de la nuée.

La pluie se mêle de neige; puis la neige

subsiste seule. Le 29 juin! Il est vrai que notre train n'a cessé de monter. Il doit être maintenant à 1.700 mètres d'altitude environ.

Nous arrêtons à Fields pendant une accalmie. Devant l'hôtel des touristes, un petit ours noir, attaché à un poteau par une corde assez longue, nous contemple sans intérêt. Une miss s'approche pour le photographe. Il se rue sur elle. La miss fuit. Il retourne nonchalamment à son poteau. La miss revient, l'ours s'élançant encore... Et le manège continue sans que la miss ou l'ours perdent rien de leur flegme ni de leur obstination.

Les giboulées ont cessé. Bientôt nous entrons dans des gorges de plus en plus resserrées. Le train semble courir au flanc d'un mur, dans une sorte de cage de bois à claire-voie dont le toit l'abrite contre les éboulements. On ne voit plus les cimes; le ciel a disparu; nous n'avons que des parois verticales devant nous et, sous nous, un abîme où des cascades, le plus souvent invisibles, grondent.

On a remplacé le *dinning-car* (wagon-restaurant), par un *observation-car*, wagon vitré où l'on se promène, où l'on s'assied, en admirant le paysage. Mais le pittoresque ne nourrit point. Je le maudis cyniquement: j'ai faim et, en retard sur l'horaire, nous n'arrivons qu'à près de trois heures à Glacier pour y déjeuner.

Les glaciers, qui ont fait baptiser ainsi la station, nous entourent, dominant des bois sombres de conifères. Ils descendent en coulées immobiles sous le ciel gris troué de bleu. Parfois un trait de soleil donne brusquement à quelque sérac l'éclat d'une pierre.

Un jeune Japonais, fin, gai, toujours en mouvement, — le seul voyageur qui parle un peu français — se livre à des essais photographiques plus faciles que ceux de la miss de Fields: les glaciers, eux, se laissent faire. Ce doit être un personnage d'une certaine importance. Il achève le tour du monde, avec trois personnages qui lui obéissent comme des inférieurs. Ses valises portent encore l'étiquette de Venise.

Nous repartons. Des gorges, des glaciers, des torrents, des cimes, en si grand nombre et si divers qu'étourdi, écrasé, on ne peut plus, on ne veut plus regarder...

Complaisamment, le train s'arrête pour que nous descendions et contemplions une gorge plus profonde peut-être que les autres: Albert Canyon, je crois. Passif, j'y vais tout de même, parce qu'on y va... Si l'on était dans ce gouffre, on perdrait tout espoir de revoir le soleil...

J'éprouve un soulagement quand les Rocheuses s'abaissent un peu. Vers la fin du jour, halte à Sicamous. Je fais quelques pas au bord d'un lac rosissant, entouré de crêtes arrondies, harmonieuses, qui n'oppressent point: un lac qui semble le jumeau resté sauvage de celui, trop civilisé, du Bourget. Mais qu'on se sent loin!... Je goûte à la fois la mélancolie du crépuscule et celle du dépaysement.

Une fois encore, je m'éveille dans ma couchette du sleeping-car et je lève mon petit rideau. Des montagnes! Des montagnes toujours! Ce Canada déconcerte. Il m'avait offert des centaines de kilomètres de plaines. Et maintenant qu'il passe aux montagnes, il en allonge des séries si interminables qu'on ne sait plus concevoir autre chose, qu'on devient incapable de se représenter les pays plats. Ils est vrai qu'avant ces pays plats, c'étaient des lacs — et quels lacs! — qui semblaient aussi ne pas pouvoir finir. Décidément le Canada est trop grand.

Et pourtant cette Colombie Anglaise me prend tout à fait. Oui, ce sont toujours

des montagnes, mais ce ne sont plus les mêmes montagnes. Les cimes neigeuses deviennent rares et isolées. Des hauteurs boisées s'échelonnent. Les gorges de la Rivière Fraser, sœurs de nos *causses*, encadrent de superbes bouillonnements d'écume entre les falaises brunes. Puis nous traversons des forêts; de beaux arbres élancés se dressent. Les plantes de sous-bois s'assailent, luttent, montent les unes sur les autres, comme dans les jungles tropicales. Parfois des pâturages normands s'étalent, où paissent de gras troupeaux paisibles. Plusieurs mondes, tous heureux, semblent unir ici leurs beautés. Les élargissements de l'horizon, surtout, me ravissent. Pourquoi, dans ces pays mouvementés, le voit-on plus lointain, plus vaste, plus suavement mytérieux que dans les pays plats? L'air qui me vient au visage a passé sur des eaux abondantes, sur des feuillages, sur des fleurs: il est frais et il sent bon. Dans les fossés, je crois voir mes fougères de Fontainebleau.

JEAN LIONNET.

" LA BOUCANE "

Samedi, 7 mars 1908.

Nos camarades de Paris sont fidèles au rendez-vous, café Anglo-Américain.

Autour des tables, se forment des groupes animés; MM. Ch. Dion, des Etangs, N. Lavoie, Dr Le Cavalier, H. Ingram, de l'American Eagle, parlent questions sociales et découvertes.

On cause de son pays, du village; le docteur Taupier chante à ses amis Mireault et Ostiguy le lac que domine le vieux fort de Chambly;

Coin de verdure, où les arbres, les fleurs
Ont plus d'ombre légère et de parfums qu'ailleurs.

Henri Hébert et Ouimet, deux artistes, qui nous font honneur s'entretennent d'art et de chant.

Chez eux, en parlant, tout tremble: le cœur, l'esprit, la main « man che trema » de l'artiste dont parle Dante.

Ouimet s'est fait applaudir dernièrement au banquet de l'Alliance Française, Palais d'Orsay; Hébert se prépare un succès au Salon, en exposant de jolies choses ce printemps.

Le quatrième groupe joyeux se compose des docteurs A. Paquet, Edgar Couillard, L.-A. Benoit, Masson et L. Lafrance... Lettres et médecine occupent leurs loisirs.

Le Dr A. Daudelin, que la colonie canadienne honorait d'un banquet et d'un bijou-souvenir, lors de sa nomination comme chevalier de la Légion d'Honneur, nous avait fait parvenir ses excuses et regrets de ne pouvoir être présent.

Une dépêche télégraphique vint joyeusement nous surprendre. C'était une voix canadienne, en route pour le pays, qui faisait écho:

A bord de la Bretagne, du Havre, 7 mars 1908,
« Hommages respectueux à l'Hon. Hector Fabre. Saluts et amitiés aux amis Canadiens, à la Boucane, à son Président ».

Wilfrid WILSON.

Il fallait une ombre au tableau. Nous regretâmes l'absence du Dr G. Archambault, ex-secrétaire de la Boucane, retenu à la chambre par une maligne fièvre.

Somme toute, instructive et joyeuse réunion.

Nos rendez-vous canadiens sont plus que des soirs de récréation; ils nous permettent de

nous compter, édifier de solides amitiés, nous entr'aider et nous faire trouver brèves et profitables, les heures d'études à Paris.

Arthur GEOFFRION.

LES CANADIENS à PARIS

Commissariat-Général du Gouvernement du Canada à Paris (8^e), 10, rue de Rome (au premier à droite).

Adresse Télégraphique: Stadacona-Paris.
Téléphone: 218-03.

Inscrits au Commissariat-Général du Gouvernement du Canada à Paris, 10, rue de Rome:

M. et Mme Orville G. Glenn, Winnipeg. *Hôtel Ronseray.*

Rev. P. A. Royer, Moosegaw. *Rue Lhomond.*

M. et Mme Hector Barsalou, Montréal. *Hôtel Terminus.*

M. Jules Helbronner, Montréal, 92, *rue Joffroy.*

M. Geo Benard, Montréal.

Dr A. Daudelin. 33, *rue Dauphine.*

M. Alex. Jackson, Montréal. 13, *rue de l'Abbé-Grégoire.*

M. et Mme Edgar Thorne, Montréal. *Hôtel Regina.*

M. C. Armstrong, Montréal. *Grand-Hôtel.*

M. et Mme D.-M. Quinn, Montréal. *Hôtel Perey.*

M. George W. Stephens, Montréal. *Grand-Hôtel.*

M. F.-W. Cowie, Ottawa. *Grand-Hôtel.*

M. M.-P. Fennell, Montréal. *Grand Hôtel.*

M. William Agnew, Montréal. *Hôtel Rougemont.*

M. Arthur Jones, Montréal. *Hôtel Londres et New-York.*

M. E.-H. Richer, St-Hyacinthe. 11, *rue de Vaugirard.*

M. et Mme Geo. P. Murphy, Ottawa. *Hôtel Continental.*

Mlle H. Murphy, Ottawa. *Hôtel Continental.*

Mlle F. Mac Lead, Toronto. *Hôtel Continental.*

M. C. Déom, Montréal. 11, *rue de Vaugirard.*

M. et Mme E. Paine, Toronto. *Hôtel du Louvre.*

M. Walter Scott, Regina. *Hôtel Regina.*

Mlle Dorothy Scott, Regina. *Hôtel Regina.*

M. Jules Pony, Montréal. 11, *rue de Vaugirard.*

M. A. Lionais, Montréal. *Hôtel Regina.*

M. et Mme Henri Lionais, Montréal. *Hôtel Regina.*

Mlle Juliette Lionais, Montréal. *Hôtel Regina.*

M. et Mme Albert Mac Laren, Buckingham. *Hôtel Continental.*

M. Arthur Larente, Montréal. *Hôtel Saint-James et Albany.*

M. R. Lorette, Montréal. 109, *rue Lafayette.*

Mme J. U. Emard, Montréal. 20, *rue du Regard.*

M. N. C. Polson, Kingston.

M. A. A. Dechene, Québec. *Hôtel Terminus.*

M. C. H. Catelli, Montréal. *Hôtel du Louvre.*

M. E. Roumilhac, Québec. *Hôtel des Empereurs.*

Mme D. Racine, Québec. *Hôtel des Empereurs.*

Mme Marié, Québec. *Hôtel des Empereurs.*

Mme Daigle, Québec. *Hôtel des Empereurs.*

Mlle Pépin, Québec. *Hôtel des Empereurs.*

M. Mme et Mlle Tourangeau, Montréal. 41, *rue Galilée.*

M. J. O. Fournier, Montréal. 6, *rue Gay-Lussac.*

Mme J. O. Proulx, Montréal. *Hôtel Malherbe.*

Ligne Allan

La ligne Allan se propose d'augmenter et d'améliorer son service direct du Havre au Canada. Au *Parisian* si apprécié par les passagers franco-canadiens, se joindront le *Sicilian* et le *Corinthian*, confortables paquebots de 7.470 tonnes chacun qui feront la traversée en huit jours.

Le *Parisian* fera sa prochaine traversée du Havre, le 2 mai. Dès le 25 avril, le service sera hebdomadaire. Les départs auront lieu le samedi.

Ces trois paquebots, le *Parisian*, le *Sicilian* et le *Corinthian* forment une flotte qui fait honneur à la Compagnie, et qui, au cours de la saison prochaine, favorisera grandement les relations d'affaires de plus en plus actives entre les deux pays.

CANADA

(Ancienne Colonie Française)



Deux millions d'habitants parlant notre langue. — Climat salubre. — Terre très fertile. — Récoltes abondantes. — Pêche et chasse libres. — Chemins de fer sil-

donnant toutes les parties du pays. — Vivres meilleur marché qu'en Europe.

Soixante-quatre hectares de magnifique terre arable octroyés gratuitement par le Gouvernement à tout colon de 18 ans et plus, ainsi qu'aux veuves ayant des enfants.

Voyage à prix réduit, toujours à la charge du colon. — Emplois procurés à leur arrivée, aux ouvriers agricoles expérimentés, avec gages rémunérateurs.

Les servantes, ainsi que les femmes et les filles de ferme obtiennent facilement des places; la demande est illimitée.

Envoi de brochures et de renseignements officiels gratuits, en s'adressant au **COMMISSARIAT GÉNÉRAL DU CANADA, 10, rue de Rome, à Paris.**

Crédit Foncier Franco-Canadien

Prêts Hypothécaires

Société Anonyme Canadienne Fondée le 24 Juillet 1881, durée jusqu'en 1979

CAPITAL SOCIAL : 25.000.000 de Francs

divisé en 50.000 actions de 500 francs chacune

SIÈGE SOCIAL A MONTRÉAL

CONSEIL D'ADMINISTRATION

MM. G. Brolemann, *, Administrateur du Crédit Lyonnais, *Président Honoraire.*

J.-H. Thors, O. *, Directeur général de la Banque de Paris et des Pays-Bas, *Président.*

J.-A. Ouimet, l'un des Juges de la Cour du Banc du Roi pour la Province de Québec; Administrateur de la Banque d'Épargne (Montréal), *Vice Président.*

Auguste Real Angers, Membre du Conseil privé, Conseiller du Roi (Montréal).

MM. Comte I. de Camondo, O. *, de la Maison J. Camondo et C^{ie}, Administrateur de la Banque de Paris et des Pays-Bas.

P.-A. Chéramy, ancien Président de la Chambre des Avoués, Avoué honoraire.

A. Denfert-Rochereau, *, Administrateur de la Société Française de Reports et Dépôts.

De Molinari, *, Membre correspondant de l'Institut.

J.-E. Moret, *, Directeur de la Banque de Paris et des Pays-Bas.

E. Pêrsillier-Lachapelle, M. D. * (Montréal).

COMMISSAIRES-CENSEURS

MM. A. Desjardins (Montréal).

J. Ovide Gravel (Montréal).

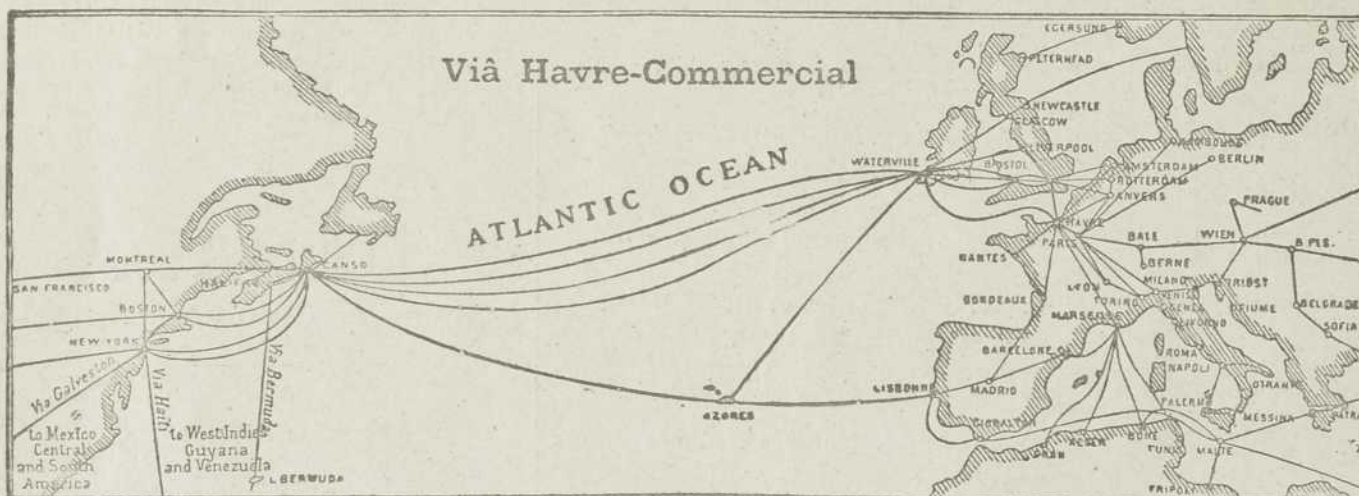
Ludovic de la Vallée-Poussin (Paris).

DIRECTEUR GÉNÉRAL

M. Martial Chevalier.

SECRETARE DU COMITÉ DE PARIS

M. Paul Morel.



LIGNE ENTIÈREMENT SOUS-MARINE DE NEW-YORK EN FRANCE

La seule Compagnie possédant et exploitant cinq câbles transatlantiques entre l'Europe et les Etats-Unis d'Amérique.

La seule Compagnie qui, ayant un point d'atterrissage sur le continent européen, possède aux Etats-Unis un réseau complet de lignes terrestres.

Communications directes avec le Canada, le Mexique, les Antilles, l'Amérique Centrale et l'Amérique du Sud.

BUREAUX A PARIS : { ADMINISTRATION, 9, rue Louis-le-Grand (2°).
RENSEIGNEMENTS, 49, avenue de l'Opéra (2°).

— BUREAU DE TRANSMISSION — 112, Boulevard de Strasbourg, au HAVRE —

CE BUREAU EST EN COMMUNICATION :

AVEC NEW-YORK

Par deux câbles entièrement sous-marins, ce qui évite les longues lignes aériennes de Terre-Neuve et de la Nouvelle-Ecosse.

FILS DIRECTS

Du Havre à Bordeaux, Lille, Lyon, Marseille, Nantes, Anvers, Amsterdam, Rotterdam, Hambourg, etc.

AVEC PARIS

Par un fil spécial aboutissant au Bureau de la Bourse, et par un câble souterrain aboutissant au Bureau-Central

FILS DIRECTS

De Paris à Berlin, Cologne, Francfort, Bâle, Berne, Genève, Vienne, Milan, Gênes, Rome, etc.

LES TÉLÉGRAMMES SONT REÇUS DANS TOUS LES BUREAUX TÉLÉGRAPHIQUES

À défaut des formules que la Compagnie adresse gratuitement sur demande, prière d'indiquer en marge de la minute la mention non taxée **Via Commercial.**

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

pour favoriser le développement du Commerce et de l'Industrie en France
SOCIÉTÉ ANONYME. — CAPITAL : 300 MILLIONS
SIÈGE SOCIAL : 54 et 56, rue de Provence
 Succursale Opéra : 1, Rue Halévy. } à Paris.
SUCCURSALE : 134, rue Réaumur (Place de la Bourse)

DEPÔTS DE FONDS à intérêts en compte ou à échéance fixe (taux des dépôts de 1 an à 35 mois 3 o/o ; de 3 ans à 47 mois 3 1/2 o/o ; de 4 à 5 ans 4 o/o net d'impôt et de timbre); — ORDRES DE BOURSE (France et Etranger); — SOUSCRIPTIONS SANS FRAIS; — VENTE AUX GUICHETS DE VALEURS LIVRÉES IMMÉDIATEMENT (Obl. de Ch. de fer, Oblig. B. et S. à lots, etc.); — ESCOMPTE ET ENCAISSEMENT DE LETTRES DE CREDIT Français et Etrangers; — MISE EN RÉGLE DE TITRES; — AVANCES SUR TITRES; — ESCOMPTE ET ENCAISSEMENT D'EFFETS DE COMMERCE; — GARDE DE TITRES; — GARANTIE CONTRE LE REMBOURSEMENT AU PAIR ET LES RISQUES DE NON-VÉRIFICATION DES TIRAGES; — VIREMENTS ET CHÈQUES sur la France et l'Etranger; — LETTRES DE CREDIT et BILLETS DE CREDIT CIRCULAIRES; — CHANGE DE MONNAIES ÉTRANGÈRES; — ASSURANCES (Vie, Incendie, Accidents), etc., etc.

SERVICE DE COFFRES-FORTS

(Compagniments depuis 5 fr. par mois; tarif décroissant en proportion de la durée et de la dimension.)

88 succursales, agences et bureaux à Paris et dans la Banlieue; 500 agences en Province; 2 agences à l'Etranger (Londres, 83, Old Broad Street, et St Sébastien (Espagne)); correspondants sur toutes les places de France et de l'Etranger.

CORRESPONDANT EN BELGIQUE :

Société Française de Banque et de Dépôts
BRUXELLES, 70, Rue Royale. — ANVERS, 22, Place de Meir.

GRAND HOTEL CANADIEN ET COLONIAL

26, Rue de St-Petersbourg, PARIS (8), à proximité

de la Gare Saint-Lazare. Téléphone 255-82

(Station Métropolitain : Place Clichy, Rue de Saint-Petersbourg)

A. BENOIT, Directeur-Gérant

INSTALLATION MODERNE — PRIX RÉDUITS

Déjeuners et Dîners à Prix fixes (vin compris) et à la Carte

80 Chambres avec tout le confort moderne

SALONS POUR FAMILLES

Chambres préconisées par le Touring-Club

SALLES DE BAINS A TOUS LES ETAGES

Salons de Correspondance et de Réception

— GRAND GARAGE POUR AUTOMOBILES ET BICYCLETTES —

Hôtel s'élevant au milieu d'un grand Jardin

LUMIÈRE ÉLECTRIQUE

Recommandé aux Familles et au Clergé

ARRANGEMENT POUR SÉJOUR ET POUR PENSION

CANADA

Gouvernement de la Province de Québec

Vastes Territoires

A Coloniser

RICHER RÉGIONS MINIÈRES & FORESTIÈRES

DE TOUTES SORTES

TERRES d'une fertilité reconnue, climat sain et favorable à toutes cultures, communications faciles avec les **marchés locaux** et étrangers.

Les colons agriculteurs peuvent pour **QUINZE CENTS FRANCS** environ acheter un lot de 40 hectares dont 4 ou 5 en terre défrichée.

Les terres du Gouvernement valent 1 franc à 1 fr. 50 l'acre. Les lots sont de 100 acres environ (40 hectares).

La forêt couvre des millions d'hectares, où l'on trouve, entre autres, du **bois** propre à la fabrication de la **pâte à papier (pulpe)**, d'une qualité supérieure.

Il y a aussi abondance de **MINES** dans la Province. On y rencontre l'**OR**, l'**ARGENT**, le **CUivre**, le **FER** (titanique, chromique et magnétique), la **plombagine**, le **mica**, l'**amiante**, le **granit** de tout genre, le **kaolin**, le **pétrole**, etc. Plusieurs mines, en ce qui concerne le cuivre, le fer, la plombagine, le mica et l'amiante sont déjà en exploitation. Les mines de la Beauce, où l'on fait de nouvelles tentatives après une suspension de travaux de plusieurs années, ont déjà donné une douzaine de millions de francs d'or.

La population de la province de Québec est de langue française surtout. Des bureaux et des agents d'immigration reçoivent les immigrants à Québec et à Montréal. Le service des Postes et des Chemins de fer est des plus réguliers et des plus sûrs.

Pour plus amples informations, s'adresser à l'honorable Commissaire de la Colonisation et des Mines, Québec et Canada.

Et à M. Hector Fabre, Commissaire général du Canada, 10, rue de Rome, à Paris (8^e).

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

Capital : 150 millions de francs
ENTIÈREMENT VERSÉS

SIÈGE SOCIAL : RUE BERGERE

SUCCURSALE : 2, Place de l'Opéra, PARIS

OPÉRATIONS DU COMPTOIR :

Bons à échéance fixe, Escompte et Recouvrements, Escompte de Chèques, Achat et Vente de Monnaies étrangères, Lettres de Crédit, Ordres de Bourse, Avances sur Titres, Chèques, Traités, Envois de Fonds en Province et à l'Étranger, Souscriptions, Garde de Titres, Prêts Hypothécaires Maritimes, Garantie contre les risques de remboursement au pair, Paiements de Coupons etc.

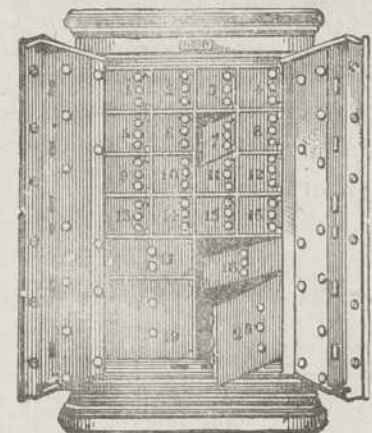
AGENCES

31 Bureaux de quartier dans Paris
14 Bureaux de banlieue
144 Agences en province
10 Agences dans les colonies et pays de protectorat
15 Agences à l'étranger

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le Comptoir tient un service de coffres-forts à la disposition du public, 14, rue Bergère, 2, place de l'Opéra, 147, boulevard Saint-Germain, 49, avenue des Champs-Élysées et dans les principales Agences.

COMPARTIMENTS DEPUIS 5 FR. PAR MOIS



GARANTIE & SÉCURITÉ ABSOLUES

Une clef spéciale unique est remise à chaque locataire. — La combinaison est faite et changée par le locataire, à son gré. — Le locataire peut seul ouvrir son coffre.

BONS A ÉCHÉANCE FIXE

Intérêts payés sur les sommes déposées :

De 6 mois à 11 mois, 2 00 ; de 1 an à 3 ans, 3 00.
Les Bons, délivrés par le COMPTOIR NATIONAL aux taux d'intérêts ci-dessus, à ordre ou au porteur, au choix du Déposant. Les intérêts sont représentés par des *Bons d'intérêts* également à ordre ou au porteur, payables semestriellement ou annuellement, aux convenances du Déposant. Les *Bons de capital et d'intérêts* peuvent être endossés et sont par conséquent négociables.

VILLES D'EAUX, STATIONS ESTIVALES & HIVERNALES

Le COMPTOIR NATIONAL a des Agences dans les principales *Villes d'Eaux* : Bagnères-de-Luchon, Bayonne, Biarritz, la Bourboule, Calais, Cannes, Châtel-Guyon, Cherbourg, Dax, Dieppe, Dunkerque, Enghien, Fontainebleau, le Havre, le Mont-Dore, Monte Carlo, Nice, Ostende, Pau, Royat, Saint-Germain-en-Laye, Saint-Sébastien, Trouville-Deauville, Tunis, Vichy, etc.; ces Agences traitent toutes les opérations, de sorte que les Étrangers, les Touristes, les Baigneurs peuvent continuer à s'occuper d'affaires pendant leur villégiature.

LETTRES DE CRÉDIT POUR VOYAGES

Le COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE délivre des *Lettres de Crédit* circulaires payables dans le monde entier auprès de ses Agences et Correspondants; ces *Lettres de Crédit* sont accompagnées d'un carnet d'identité et d'indications et offrent aux voyageurs les plus grandes commodités, en même temps qu'une sécurité incontestable.

Salon des Accrédités, Branch office, 2, place de l'Opéra

Special department for travellers and letters of credit. Luggage stored. Letters of credit cashed and delivered throughout the world. — Exchange office. Letters and parcels received and forwarded.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

Paris à Londres, via Rouen, Dieppe et Newhaven par la gare Saint-Lazare

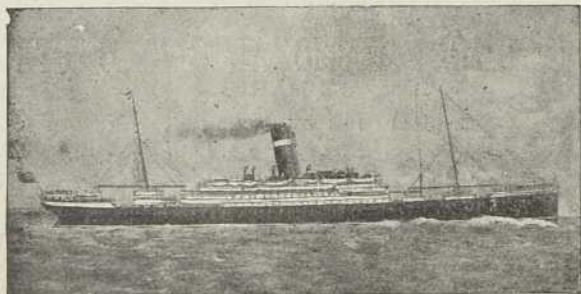
Services rapides de jour et de nuit

Tous les jours (Dimanches et Fêtes compris) et toute l'année, trajet de jour en 8 h. 1/2 (1^{re} et 2^e classe seulement).

GRANDE ÉCONOMIE

Billets simples, valables pendant 7 jours : 1^{re} classe 48 fr. 25, 2^e classe 35 fr., 3^e classe 23 fr. 25.

Billets d'aller et retour, valables pendant un mois : 1^{re} classe 82 fr. 75, 2^e classe 58 fr. 75, 3^e classe 41 fr. 50.



Ligne Franco-Canadienne "ALLAN"

Nouveau service postal direct et régulier pour Passagers et Marchandises entre
LE HAVRE et le CANADA

(ET VICE-VERSA)

Subventionné par le Gouvernement Canadien

Nouveaux Vapeurs à Turbine et triple hélices de 12.000 tonnes supprimant la trépidation et odeur de machines

SERVICE du HAVRE sans escale pour Halifax et St-John. N. B.

SARDINIAN, 7 Mars. — *POMERANIAN*, 28 Mars.

Service d'été directement pour **QUÉBEC** et **MONTREAL**, tous les 14 jours, à partir du 25 avril, par les grands bateaux **PARISIAN**, **SICILIAN** et **CORINTHIAN**

PRIX DE PASSAGE

DEUXIÈME CLASSE : Fr. 225

Enfants de 1 à 12 ans, Fr. 112.50. Nourrissons, Fr. 25

TROISIÈME CLASSE : Fr. 140

Enfants de 1 à 12 ans, Fr. 70. Nourrissons, Fr. 12.50

PARIS au HAVRE: 2^e Classe, Fr. 17.35. 3^e Classe, 11.35. Emigrants, 8.50

On vend des billets directs à prix réduits pour tous les points du Canada et des Etats-Unis.

BAGAGES EN FRANCHISE : 450 kilos par adulte.

Les marchandises de toutes classes seront prises à **FRET TRÈS MODÉRÉ** et par engagement spécial pour **QUÉBEC**, **MONTREAL** et tous les points de l'intérieur du Canada, ainsi que pour **Chicago**, **Milwaukee**, **Minneapolis**, **Saint-Louis**, etc., et des villes de l'Ouest des **Etats-Unis**.

SERVICE POSTAL VIA LIVERPOOL

Pour Halifax et St-John. N. B.

<i>Virginian</i>	13	Mars	1908
<i>Corsican</i>	19	—	—
<i>Victorian</i>	27	—	—
<i>Tunisian</i>	2	Avril	—
<i>Virginian</i>	10	—	—

Service d'été tous les 8 jours, à partir du 16 Avril.

PRIX DE PASSAGE

De Liverpool, 1^{re} classe, Fr. 353 et au-dessus, selon le bateau et la cabine.

Paris à Liverpool, 1^{re} classe, Fr. 84.60; Mixte, Fr. 74.20; 2^e classe, Fr. 60.95.

Deuxième Classe, depuis **PARIS** Fr. 250 et au-dessus, selon le bateau et la cabine.

Halifax à Montréal, 1^{re} classe, Fr. 40; 2^e classe, Fr. 29.

S'adresser pour passage, frêt et tous renseignements :

J.-M. CURRIE & C^{ie}, 36, rue d'Hauteville et 10, rue Auber, **PARIS**, et 2, rue Pleuvry, **HAVRE**
PITT & SCOTT LIMITED, 47, rue Cambon, **PARIS**

HERNU, PERON & C^o, 61, Boulevard Haussmann, **PARIS (8^e)**, Agents de :

LIGNES DOMINION ET DU CANADIAN PACIFIC Ry SERVICES DE LIVERPOOL AU CANADA

PROCHAINS DÉPARTS

2 Avril	<i>Canada.</i>
3 —	<i>Empress of Britain.</i>
8 —	<i>Lake Champlain.</i>
16 —	<i>Dominion.</i>
17 —	<i>Empress of Ireland.</i>

PRIX de LIVERPOOL à HALIFAX ou St-JOHN :

1^{re} Classe : Depuis 365 francs.

2^e Classe : Depuis 223 francs, de Londres.

CHEMIN DE FER CANADIEN DU PACIFIQUE

Billets pour tout l'intérieur du Canada, les Etats-Unis. Voyages au Japon, en Chine et en **Australie**, et autour du du Monde, via Vancouver. — Excursions

TRANSPORTS DE BAGAGES, PETITS COLIS & MARCHANDISES
POUR TOUTES LES PARTIES DU MONDE AUX CONDITIONS LES PLUS RÉDUITES — PRIX SUR DEMANDE

COLONISATION DU CANADA, CONCESSIONS GRATUITES DE 64 HECTARES DE TERRAIN

Pour tous renseignements, dates des départs, prix des passages, et billets pour toutes destinations et par toutes Compagnies, brochures et cartes gratuites

S'adresser aux Agents : **HERNU, PERON & C^o** Agents d'émigration autorisés par le gouvernement français

61, Boulevard Haussman (près la gare Saint-Lazare, en face la rue de Rome), **PARIS (8^e)**

MAISONS AU HAVRE — ROUEN — MARSEILLE — BLOUOGNE-SUR-MER — MAZAMET — ANVERS — LONDRES — OLKESTONE

Le Gérant: E. CAPDEVIELLE.

Imprimerie BIENVENU, DUBOIS & BAUER, 59, rue Sainte-Anne — 4835.

HERNU, PÉRON & C^o délivrent des billets en toutes classes par :

Compagnie Générale Transatlantique, Havre-New-York.

Compagnie Hollando-Américaine, Boulogne-New-York.

Compagnie Hambourgeoise-Américaine, Boulogne et Cherbourg-New-York.

American Line, Cherbourg-New-York.

American Line, Liverpool-Philadelphie.

Cunard & White Star Lines, Liverpool-New-York et Boston.

North German Lloyd, Cherbourg-New-York.

Leyland Line, Liverpool-Boston et toutes Compagnies en général aux prix officiels des Compagnies.

SERVICE FRANCO-CANADIEN "ALLAN"

du **HAVRE à HALIFAX**

Départs tous les huit jours, le Samedi.

2^{me} Classe : 225 fr. du Havre à Québec ou Montréal.

3^{me} Classe : 140 fr. — — —